

L'ESOTERISME

NOTIONS TRADITIONNELLES SUR L'EVOLUTION DE L'HOMME

EVOLUTION ET DEVENIR DE L'HOMME

- La vie :

Le dictionnaire définit la vie comme étant la propriété essentielle des êtres organisés, laquelle propriété est définie par l'ensemble des phénomènes que sont la nutrition, l'assimilation, la croissance et la reproduction, communs à tous les organismes, et qui s'expriment de la naissance à la mort. Une des caractéristiques de la vie est la reproduction, la formation de copies identiques (ou presque) d'une structure complexe à partir de matériaux simples.

Ceci concerne la vie du corps matériel. Nous savons que ce corps matériel est le support de ce que nous appelons la conscience.

Nous pouvons donc définir la vie sur la Terre comme étant l'évolution des consciences à travers des véhicules appelés corps, dans un environnement matériel, physique, mais aussi énergétique, et en plus, particulièrement pour l'homme, émotionnel, mental et psychique.

- L'évolution :

Toujours selon le dictionnaire, l'évolution de l'Homme concerne le développement biologique et culturel de l'espèce humaine.

Nous savons également que l'évolution concerne le développement de la conscience, et quel que soit le règne de la nature. Et ce développement va obligatoirement vers un aboutissement. Mais concentrons-nous sur l'homme pour l'instant.

- La fin, le plaisir et la vertu :

La finalité, en philosophie, représente ce pour quoi on agit et on vit. Toute action a un but, une finalité. La fin est un bien, le Bien suprême, le Souverain bien de notre existence. La fin, à un niveau plus journalier est liée à la satisfaction, et chaque individu s'en fait une idée qui lui est propre.

La Fin, pour une partie de sa définition, se pluralise en fins partielles, temporaires, sur le chemin de la vie. Elle apparaît comme l'orientation générale vers laquelle tendent les multiples actes que la personne entreprend dans sa quête du bonheur (terme trop imprécis, qu'il faut abandonner ici). Ainsi, la détermination de la Fin aurait à voir avec celle de l'éternelle question du sens de la vie.

Classiquement depuis l'Antiquité, la vertu et le plaisir semblent constituer deux espèces génériques posées pour mieux signifier ce que pourrait être le but de l'existence. Les deux termes ont souvent été opposés, mais Aristote semble les avoir définitivement conciliés, puisqu'il fait du plaisir ce à quoi l'action doit tendre et peut aboutir si elle est menée vertueusement. Aristote constate, et avec lui de nombreux philosophes, que l'homme cherche naturellement le plaisir et fuit le déplaisir. Le plaisir semble donc la fin de toute activité. Mais ce peut être une fin différée, car pénible sera souvent le chemin qui y mène, du fait, souvent, de la faiblesse de la volonté, entre autres. La fin peut se déterminer volontairement, mais elle peut également se trouver comme une évidence, ou comme une obligation socialement imposée par autrui selon les circonstances.

On a souvent privilégié la seule vertu sous le prétexte quelle serait plus durable que le plaisir dans ses bons effets. Certes, le plaisir est momentané, mais il est renouvelable et peut se trouver dans de nombreuses activités, plaisirs physiques, mais aussi plaisirs intellectuels. Pour Epicure, la paisible quiétude sans mouvement est en soi un plaisir et une fin.

Les vertus semblent donc, si l'on suit Aristote, relatives aux moyens pour parvenir au plaisir. Pourtant, nombreux sont ceux qui choisissent pour fin la vertu en elle-même. Certes l'héroïsme, le courage sont des vertus, mais que seraient pour le héros volontaire, l'héroïsme et le courage s'ils ne lui apportaient pas quelques satisfactions, de l'ordre d'une avantageuse reconnaissance, quelle qu'elle soit? Là encore, le plaisir apparaît comme la véritable fin indirectement ou inconsciemment recherchée. Face à la souffrance morale ou physique, la personne est en quête de plus de plaisir, fût-ce au moyen d'une prise de position stoïque, ou dans celle de la vertu religieuse qui laisse espérer le trouver en un divin Paradis.

La vertu, si elle concerne l'individu, paraît toujours en regard ou sous le regard de la société, elle est sociale. La société détermine des valeurs, des biens et des fins pour l'ensemble des individus. Le plaisir étant dissipateur par nature, les normes sociales tendent à en limiter la recherche, au risque sinon de rompre la cohésion nécessaire à la survie du groupe. Aussi les fins personnelles de chacun sont-elles susceptibles d'entrer en conflit avec ces normes sociales. Tout le jeu de la société sera, en particulier au travers de l'éducation, de faire accepter par l'individu la restriction de son plaisir, en le réorientant vers des buts plus vertueux, plus avantageux pour la communauté (vers le bien commun). Ainsi, certaines personnes pourront prendre comme fin personnelle une fin à vocation sociale (défense de la justice ou défense de la patrie, par exemple), mais l'altruisme est rarement sans profit plaisant pour soi-même.

Relativement aux fins, Sidgwick a retenu trois orientations: l'égoïsme, où les fins personnelles passent avant celles de la société, l'intuitionnisme, où la société pose comme fin à la personne de satisfaire au devoir et à l'obligation morale impérative, l'utilitarisme, où l'on cherche à maximiser le plaisir ou le bien-être du plus grand nombre d'individus. Les fins communautaires sont des idéaux sociaux que le politique essaie de mettre en œuvre.

En fait, il semble que le choix de la vertu résulte plutôt d'un fonctionnement de la raison délibérative, et donc d'un jugement de l'ordre de celui que l'on effectue pour déterminer le bien normatif. Le plaisir, lui, relèverait de l'instinct, de ce que nous recherchons naturellement comme animal, il servirait alors davantage de base au jugement que de jugement proprement dit. Ce serait un proto-jugement où s'articuleraient descriptif et normatif. Ainsi, vertu et plaisir semblent appartenir à deux types logiques différents et, par cela, il paraît absurde de vouloir les comparer ou les opposer.

L'excès de plaisir risque de le tuer ou de l'entraver (excès de table, par exemple). Aussi, la maîtrise de soi et, par cela, la vertu, comme fins, paraissent indispensables pour continuer à le trouver et à l'apprécier.

Nous remarquons, dans cet exposé, que la notion de conscience en évolution n'apparaît pas.

- Le salut :

Le salut, (ou félicité éternelle), dans le christianisme, représente l'action de Dieu en faveur de l'homme pour rétablir la relation d'alliance rompue par le péché et redonner à l'homme l'intégrité de sa vie, présente et à venir. Le salut est au centre de la Bible et du christianisme qui affirme que Jésus-Christ a sauvé tous les hommes.

Dans l'Ancien Testament, le peuple hébreu fait l'expérience de Dieu comme d'un dieu qui le libère de l'esclavage en Egypte et qui le sauve de ses ennemis. Le salut est considéré comme une libération historique et le don par Dieu du bonheur terrestre (terre promise, récolte, paix, postérité). Mais, peu à peu, face aux malheurs de l'histoire, le peuple apprend à distinguer le bonheur terrestre et la communion avec Dieu.

Le Nouveau Testament est centré sur le message de salut de Jésus-Christ. Le Royaume de Dieu qu'il annonce désigne en fait le monde sauvé par Dieu où l'unité entre les hommes et avec Dieu est rétablie. Ce Royaume apparaît comme imminent, et même déjà présent. Les guérisons et les miracles de Jésus représentent des signes qui indiquent la proximité du salut.

Dès les premiers temps de l'Eglise, la mort violente de Jésus et sa résurrection furent considérées comme réalisant le salut annoncé par Jésus. Jésus était mort pour les hommes, pour les sauver du péché et de la mort. C'est la personne même de Jésus qui réalisait le salut. Aussi, les premiers chrétiens prirent progressivement de la distance par rapport au Temple de Jésus et à la loi juive, qui étaient les moyens donnés précédemment par Dieu pour être sauvé. Saint Paul affirma que ce n'est pas le respect de la loi, mais la foi en Jésus-Christ qui sauve l'homme. La foi est pour lui la réponse de l'homme au salut donné par Dieu.

Au cours de l'histoire chrétienne, le salut a été décrit en de nombreux termes qui ont chacun leur accent particulier. Aux premiers siècles, les Pères de l'Eglise insistent sur la divinisation. Le salut est union de l'homme avec Dieu, ce qui lui permet d'échapper à la contingence et à la mort. Cette conception, fondée sur l'incarnation (Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu) reste prédominante dans la théologie orthodoxe. Le terme de rédemption, également utilisé, indique le combat victorieux mené par le Christ contre le Mal pour sauver l'homme. Il a été associé aux notions de rachat et d'achat. Le Christ a donné sa vie en rançon pour sauver les hommes, rançon qui aurait été payée à Satan. Saint Anselme, théologien du XI^e siècle, exprime le salut en parlant de satisfaction. Jésus-Christ a réparé l'offense faite à l'honneur de Dieu par le péché de l'homme. On a aussi parlé du salut en terme de réconciliation. La réconciliation est ce qui met fin à une séparation qu'elle surmonte. Le salut peut être aussi qualifié de libération, ce qui lui donne une dimension temporelle. Libération du péché, mais aussi des structures d'oppression, accent que l'on trouve dans l'actuelle théologie de la libération.

Dans toutes ces catégories, la justification tient une place à part. En effet, on peut estimer qu'elle représente le cœur de la doctrine du salut. C'est elle que saint Paul privilégia. Justifié est pour lui synonyme de sauvé. Cela signifie que l'homme reçoit de Dieu par le Christ une nouvelle justice, qu'il est déclaré et rendu juste par Dieu, alors qu'il était auparavant séparé de Dieu, pécheur. Au XVI^e siècle, Martin Luther insista particulièrement sur la notion de justification, et en fit le dogme central du christianisme. Il découvrit, en méditant sur l'Epître aux Romains que la justice de Dieu ne punit pas l'homme, mais qu'elle le rend juste, par miséricorde, à cause de la mort de Jésus sur la croix. Il comprit que l'homme, corrompu par le péché, ne pouvait pas se sauver par les bonnes œuvres qu'il accomplissait. Seule la foi, don gratuit de Dieu, rend l'homme juste, et Dieu n'exige de l'homme rien d'autre que cette foi en la miséricorde divine. Pour lui, cette grâce de la foi est accordée à l'homme en vertu d'un choix mystérieux, la prédestination. Cette conception du salut opposa durablement catholiques et protestants. Depuis le concile de Vatican II, des accords ont été réalisés dans les dialogues œcuméniques à partir de la conception biblique que l'homme ne peut pas se sauver par lui-même, mais que c'est Dieu qui le sauve. Cependant, des divergences demeurent sur le rôle à attribuer à l'Eglise dans ce salut. Les catholiques considèrent en effet qu'elle est le moyen et le lieu de la réalisation du salut, tandis que, pour les protestants, celui-ci est donné directement par Dieu.

La doctrine catholique fut longtemps marquée par la préoccupation de "faire son salut" ou de "sauver son âme". Cette recherche était motivée par l'insistance sur la vie éternelle, la peur de l'enfer et la présentation de Dieu comme un juge qui pesait les actes bons et mauvais. Bien que ce soit Dieu qui sauve l'homme, on insistait sur le rôle de l'homme pour recevoir ce salut. Il fallait vouloir être sauvé et respecter la loi (les commandements de Dieu et de l'Eglise) pour atteindre le salut. Aujourd'hui, la question du salut de l'âme a perdu de son importance pour les chrétiens, à cause d'une revalorisation de la vie terrestre (qui n'est plus simplement préparation à l'éternité), d'une conception plus collective du salut et d'une redécouverte que Dieu n'est pas d'abord juge mais sauveur.

- La rédemption :

La rédemption, dans le langage religieux, représente le salut que Dieu apporte aux hommes. Dérivé du latin redimere (racheter), le mot signifia d'abord, dans le langage juridique, l'acte par lequel on rachète un droit.

La Bible fait mention de la rédemption en la présentant en premier lieu comme l'action de celui dont

la situation de parenté lui permet de racheter les biens ou la liberté d'un proche.

La rédemption est identifiée aussi à l'avènement du monde messianique, dans lequel sera rétablie la grande harmonie troublée par le péché d'Adam.

La pensée chrétienne, qui conserva la croyance en une rédemption finale, située dans un avenir apocalyptique, considère que le don fait par le Christ de sa vie en rémission des péchés était déjà la rédemption absolue, désormais inscrite dans le passé. Cependant, saint Paul identifia la rédemption à la grâce, donnée par Dieu aux hommes, dans le présent.

Tout entière dans le passé de l'incarnation, dans le présent de la grâce et dans l'avenir de la parousie (second avènement attendu du Christ), la rédemption est, après la Trinité et l'incarnation, le troisième des mystères fondamentaux sur lesquels repose la foi chrétienne.

- L'eschatologie :

L'Eschatologie est un ensemble des croyances concernant les fins dernières de l'Homme et du monde.

L'aspiration existe dans la doctrine chrétienne. Elle s'exprime dans l'espérance d'une vie éternelle. Jésus insista tellement sur l'urgence de cette espérance que bon nombre de ses disciples s'attendirent à assister, de leur vivant, à la fin des temps et à l'avènement du royaume éternel. Dès le 1er siècle, les spéculations à ce sujet allèrent bon train, fluctuant entre un enthousiasme fervent et une apparente acceptation du monde tel qu'il est. Les credo de l'Eglise évoquent cette espérance par le langage de la résurrection, la promesse d'une vie nouvelle auprès du Christ ressuscité. Le christianisme peut donc sembler être une religion de l'au-delà, et il est vrai qu'elle le fut parfois presque exclusivement. Cependant, au cours des siècles, l'espérance chrétienne servit également de motivation pour rendre la vie sur terre plus conforme à la volonté de Dieu telle qu'elle fut exprimée par le Christ.

Les récits eschatologiques sont un élément central des religions. Ils développent une mythologie autour de la mort, donnant à connaître l'inconnu. Posant une communauté d'existence entre les individus jusque dans la mort, ils proposent une communauté déterminée pour en affronter les affres et en interpréter les signes, et prescrivent une conduite morale qui en découle. Présents dans les cultures orales traditionnelles, dans les anciennes religions de la Perse (zoroastrisme et mazdéisme), les récits eschatologiques apparaissent aussi bien dans la religion grecque ancienne ou en Inde que dans les trois grands monothéismes, le judaïsme, le christianisme et l'islam.

Dans les religions anciennes de la Nature on trouve fréquemment le mythe de l'éternel retour, ou la restauration d'un âge d'or oublié.

Dans le judaïsme ancien, l'eschatologie est marquée par l'attente du Messie. Son retour marquera le jugement ainsi que le salut d'Israël et de Juda. Un châtement sera imposé par Dieu à ceux qui n'ont pas suivi sa voie. Mais s'il est juge et entre en procès avec son peuple, roi, seigneur de l'orage, il est aussi berger et rédempteur. Le jour de Yahvé transformera le monde et verra advenir le paradis, même si les prophètes ne le voient pas toujours ainsi, appelant la colère de Dieu sur le peuple parjure et infidèle : Le jour de Yahvé sera ténèbres et non pas lumière. Quelques justes seront épargnés par la colère de Dieu, qui donneront naissance au nouvel Israël. Dans certains textes, les derniers jours voient également le retour de Moïse, de David ou d'Élie.

Pour l'islam, au jour du jugement, annoncé par le retour d'un prophète, Jésus ou Mahdi, le soleil s'obscurcira, la terre tremblera, les morts sortiront de leurs tombeaux et seront rassemblés sur une place. Commencera alors le jugement. Tous les actes humains seront pesés sur une balance, et les anges distingueront les pécheurs des hommes vertueux. Sur le pont étroit qui conduit au paradis, certains tomberont et seront précipités en enfer.

Dans le christianisme, l'attente eschatologique prend la forme de la vigilance : Il faut veiller et prier, car le jour du jugement est proche. Le royaume de Dieu est pour le moment caché, mais Jésus, qui l'a proclamé, est retourné vers son Père, et il reviendra dans la gloire, juger les vivants et les morts. Ce sera alors la parousie, manifestation plénière de Dieu en tous : "Notre cité à nous est dans les cieux, d'où nous attendons comme sauveur le seigneur Jésus-Christ".

Un discours eschatologique chrétien s'est progressivement constitué à partir de passages des Evangiles évoquant la vie morale à l'aide de citations de l'Ancien Testament. Ainsi le Jugement dernier verra la condamnation éternelle du pécheur, et le salut de celui qui a cru en Jésus. Les morts ressusciteront. L'enfer, le paradis et le purgatoire sont devenus des thèmes quasi mythiques de l'eschatologie chrétienne.

On retrouve souvent dans les récits eschatologiques la structure suivante :

Signes annonciateurs qu'entendent ceux qui suivent la religion, catastrophes naturelles, venue d'un prophète ou du dieu, jugement, examen des actions de chacun, salut ou perte éternelle, restauration du monde ou création d'un monde nouveau.

Réinterprétés, à partir de l'époque moderne, de façon allégorique ou symbolique, les récits eschatologiques sont maintenant le plus souvent perçus, à la suite du théologien réformé allemand Jürgen Moltmann (né en 1924), dans les mouvements protestants, juifs et catholiques libéraux comme signe d'espérance, orientation de l'histoire, du monde et de l'homme vers Dieu, ou comme signifiant une présence déjà réalisée de Dieu.

Néanmoins les récits eschatologiques ont été traditionnellement interprétés de façon réaliste, soutenus le plus souvent par une iconographie suggestive et stimulante, qui a eu une certaine postérité dans l'histoire de l'art. Les mentalités populaires ont également pris le relais et ont souvent fait du thème eschatologique le ferment de leur foi (prière pour les âmes du purgatoire, crainte de mourir en état de péché mortel, pèlerinage expiatoire, etc.).

La croyance eschatologique a une place centrale dans la dogmatique théologique. Le jour du jugement est le premier dogme, avec l'unicité de Dieu, proclamé dans le Coran. La résurrection des morts, la vie éternelle et le jugement termine le credo de Nicée-Constantinople dans le christianisme, et l'eschatologie achève les traités classiques de dogmatique catholique, qui distinguent l'eschatologie individuelle de l'eschatologie générale, qui concerne le sort du monde et de l'humanité tout entière.

Mythologie constitutive des textes fondateurs, les récits eschatologiques s'identifient aux religions elles-mêmes, dont ils ont parfois constitué, pour ainsi dire, le programme. Ainsi l'attente du retour du Messie dans le judaïsme induit-elle tout un ensemble de comportements éthiques et religieux. La crainte du jour du jugement, dans l'islam, commande de mener une vie sainte et juste. Le Jugement dernier des chrétiens implique, dans la tradition catholique comme dans les confessions protestantes et réformées, une attitude morale et religieuse précise : Conversion, confession du nom de Jésus-Christ, confession des péchés (principalement dans la tradition catholique). Attente et anticipation de la fin par des discours, l'eschatologie nourrit les peurs humaines d'espérance et d'effroi. Particulièrement active dans les périodes de crise, elle déploie un imaginaire sans limites pour penser ce qui limite la vie humaine.

- Le Messianisme :

Le messianisme représente la doctrine fondée sur l'attente et la préparation d'une ère nouvelle et s'opposant aux mythes de l'âge d'or. La croyance en la venue du Messie attribue à l'histoire un sens positif et confère à la liberté humaine une influence sur la destinée du monde.

Le terme messianisme, qui apparut au XIX^e siècle, fut employé en 1848 par l'historien Jules Michelet pour désigner l'attente d'un salut ou d'une libération. Ce mot récent se rapporte toutefois à un courant de pensée qui remonte au moins aux époques bibliques et qui se caractérise par la condensation de deux aspirations collectives: la croyance en la rédemption spirituelle et la volonté de se libérer d'une oppression politique, généralement étrangère.

Le messianisme s'est particulièrement développé au sein du peuple juif au début de notre ère, lorsque l'empereur romain Titus ordonna la destruction du Temple de Jérusalem. Faisant front contre la puissance victorieuse de l'ennemi romain, les religieux et les mouvements de résistance armée déclarèrent que la venue du Messie coïnciderait avec la délivrance d'Israël, marquerait la fin de l'exil et la reconstruction du Temple, et qu'elle serait suivie par la résurrection des morts. Ils élaborèrent ainsi l'idée qui constitue l'élément le plus original du judaïsme, l'aspiration vers un avenir absolu qui transforme toute réalité passée et présente.

La force du messianisme réside dans sa capacité à convaincre ses adeptes que les malheurs du

temps présent annoncent en fait un bien supérieur. Sans préjuger des choix de l'humanité, qui peut devenir entièrement bonne ou entièrement mauvaise, le Talmud se réfère à la perspective messianique pour donner du sens à la condition humaine, depuis l'origine et jusqu'à la fin des temps. Les divers mouvements messianiques qui sont apparus au cours de l'histoire se caractérisent par l'assimilation des fins dernières et des buts politiques.

En unifiant métaphysique et politique, le messianisme se retourna parfois contre les institutions, en particulier contre l'Eglise. Depuis Paul qui mit en garde ceux dont l'esprit s'agite ou s'alarme à cause des prophéties sur l'imminence du Jour du Seigneur, jusqu'aux avertissements donnés par le Vatican depuis près de trois décennies aux défenseurs de la théologie de la libération, qui identifient le combat spirituel et la lutte des classes, l'Eglise n'a cessé de se démarquer des courants messianiques. En réalité, l'eschatologie nourrit à la fois le messianisme et l'Eglise, et les sépare en même temps.

- La réincarnation :

La réincarnation représente la transmigration des âmes, passage d'une âme après la mort dans un nouveau corps ou une nouvelle forme d'être.

La transmigration et la réincarnation, ou renaissance d'une âme dans un nouveau corps (en particulier un corps humain), sont pratiquement synonymes. En revanche, la transmigration n'est synonyme ni de métamorphose ni de résurrection. La métamorphose est la transformation d'un être vivant en une autre forme ou substance vivante (par exemple, la transformation d'une personne en arbre), la résurrection, en particulier la doctrine chrétienne de la résurrection, est le retour du corps à la vie après la mort.

Les anciens Egyptiens croyaient en la transmigration des âmes. Les défunts étaient embaumés afin de préserver leur corps, de sorte qu'il puisse accompagner le ka, une énergie vitale immortelle considérée comme le double de l'homme, dans l'au-delà. Chez les Grecs anciens, la doctrine de la transmigration était étroitement associée aux orphiques, et aux adeptes du philosophe et mathématicien Pythagore. Selon ses enseignements, l'âme, à peine sortie du corps, se retrouve comme en prison dans un autre corps. Elle est condamnée à se réincarner sans cesse à cause d'une souillure primitive. Le cycle des réincarnations est sans fin pour ceux qui ne sont pas initiés.

Platon affirmait que l'âme est éternelle, préexistante et entièrement spirituelle. Après avoir pénétré le corps, elle devient impure à cause de son association aux passions corporelles. Cependant, elle perd le souvenir de ses existences antérieures. La délivrance du corps n'intervient qu'après le passage de l'âme dans une série de transmigrations. Si l'âme possédait un bon caractère dans ses existences, elle est autorisée à retrouver un état d'être pur. Mais si son caractère s'est perpétuellement dégradé au cours de ses transmigrations, elle finit dans les Enfers, lieu de damnation éternelle.

L'idée de la transmigration ne fut jamais adoptée par le judaïsme orthodoxe ni par le christianisme. Chez les juifs, seuls les kabbalistes mystiques acceptèrent cette idée dans leur système de philosophie. Les gnostiques et les manichéens croyaient également dans la transmigration, mais les premiers chrétiens qui adoptèrent les doctrines gnostiques et manichéennes furent déclarés hérétiques par l'Eglise.

Dans la pensée et la philosophie religieuses orientales, la croyance en la transmigration ne semble pas avoir fait partie des plus anciennes croyances des conquérants aryens de l'Inde. Elle apparaît pour la première fois sous forme de doctrine dans l'ensemble religieux et philosophique que représentent les Upanishads. Cependant, depuis, le samsâra, l'incessant tourbillon des naissances et des morts dont l'homme ne parvient pas à se libérer, a toujours été l'un des plus importants principes des trois principales religions orientales : l'hindouisme, le bouddhisme et le jainisme. Les actions mauvaises que les hommes commettent les enchaînent et les mènent à des destinées mauvaises. Pour se libérer du cycle infernal, il faut réussir à évacuer le karma, la loi du karma étant la loi de la rétribution. L'homme peut obtenir sa libération par l'acquisition de la connaissance, par la dévotion à un dieu qui assure alors son salut ou encore par le yoga. La connaissance consiste à admettre que l'âme individuelle (atman) et l'âme universelle (brahman) sont identiques. Le bouddhisme nie quant à lui l'existence de l'atman, qu'il soit individuel ou universel. Ce n'est plus, dans ce cas, la connaissance de l'atman qui peut mener à la libération, mais un acte de sagesse qui anéantit tout désir : la négation de l'existence d'un soi.

Les religions orientales ont inspiré le courant théosophique et les mouvements occultiste et spirite

qui se développèrent aux Etats-Unis et en Europe au XIX^e siècle. Pour les théosophes, l'âme se réincarne en fonction du karma qu'elle possède, mais toujours dans un corps humain, contrairement à ce qui peut se passer pour les religions orientales. Certaines personnes munies d'une mémoire particulière pourraient même avoir connaissance des vies antérieures de leur âme, tout comme certains individus ayant développé des pouvoirs de clairvoyance seraient en mesure de révéler à quelqu'un ce que furent ses vies antérieures.

Depuis des temps immémoriaux, des sociétés moins structurées que celles qui ont adopté les principales religions orientales et occidentales ont également cru en différentes formes de transmigration. On a supposé que le corps était habité par une seule âme, ou essence vitale, censée se séparer de lui au moment de la mort (et parfois même pendant le sommeil), en entrant et sortant par la bouche et les narines. Séparée du corps après la mort, l'âme cherche à habiter un nouveau corps et, si besoin est, peut pénétrer le corps d'un animal ou d'une forme de vie inférieure. Dans certaines cultures, la réincarnation est censée intervenir par la transmigration de l'âme d'une personne décédée dans le corps d'un jeune enfant de la même famille avec l'animation conséquente de l'enfant. Les ressemblances familiales seraient liées à ce processus.

- La résurrection :

° Définition :

La résurrection, est un terme religieux qui désigne la vie après la mort, une des croyances fondamentales des chrétiens.

° Doctrines non chrétiennes :

Bien que l'immortalité de l'âme humaine ou la résurrection d'êtres divins fasse partie de certaines religions anciennes, la croyance dans la résurrection humaine y était pratiquement inconnue. On trouve cependant des traces de cette doctrine dans la religion égyptienne ancienne et dans le zoroastrisme.

Le judaïsme ancien annonce la résurrection pour la fin des temps, avec l'avènement d'une ère nouvelle. La Bible rapporte également des récits de résurrections individuelles (Elie, Elisée). Au 1^{er} siècle ap JC., la résurrection était devenue une doctrine à part entière chez les Pharisiens et au sein du peuple juif, bien qu'elle fut fortement contestée par les Sadducéens. Dans l'islam, le Coran enseigne explicitement la résurrection de tous les êtres humains le jour du jugement dernier, suivant en cela la conception judéo-chrétienne.

° Doctrine chrétienne :

La foi chrétienne repose sur la doctrine de la résurrection du Christ. La résurrection du Christ lui-même se distingue de celle de tous ceux qui ont confessé son nom au jour du Jugement dernier. Les Evangiles contiennent les récits de la résurrection du Christ, la résurrection de tous les baptisés. Jésus lui-même avait effectué quelques résurrections miraculeuses, notamment celle de Lazare. Il s'agissait alors d'un retour au corps et à la vie d'avant la mort.

L'enseignement chrétien concernant la résurrection du Christ s'appuie sur plusieurs passages du Nouveau Testament, dans lesquels on montre le tombeau de Jésus vide trois jours après sa mort, puis plusieurs apparitions du Christ à ses disciples. Ces récits visent à signifier que Jésus n'est pas un prophète comme les autres, mais qu'il est le Messie. La résurrection du Christ, qu'il aurait, nous dit l'Evangile, annoncé à ses disciples, est un accès à une autre vie et une mise à mort de la mort. Son œuvre de rédemption de l'humanité est ainsi achevée avec son retour auprès de son père. Tous les morts se relèveront pour être jugés, ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, et ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement. La résurrection aura lieu le jour du Jugement dernier, annoncé par le son de trompettes.

Rien n'est dit explicitement dans la Bible quant à la nature du corps ressuscité, sinon qu'il sera rendu pareil à celui du Christ. La transfiguration du Christ a parfois servi de modèle aux théologiens, notamment orientaux, pour penser le corps du Christ ressuscité. La tradition chrétienne ancienne appelait corps glorieux (vivant dans la gloire de Dieu) les corps ressuscités. La possibilité d'une résurrection corporelle a été un sujet de discorde parmi les premiers chrétiens. Saint Paul se

prononce clairement en sa faveur en arguant que les événements du monde naturel lui semblent à peine moins mystérieux. La croyance en la résurrection du Christ et des corps fait partie du credo de Nicée-Constantinople.

Les gnostiques et les manichéens, qui furent condamnés pour hérésie par l'Eglise des premiers siècles, rejettent l'idée de la résurrection du corps, soutenant le caractère purement spirituel de l'après-vie. La doctrine catholique romaine de la résurrection fut développée par les théologiens saint Augustin d'Hippone, saint Jérôme et Tertullien, qui insistèrent sur la résurrection de la chair. D'une façon différente, le théologien chrétien du III^e siècle, Origène, parla de corps spirituel et affirma le rétablissement de toutes choses en Dieu.

Les interprètes chrétiens du dogme de la résurrection, théologiens et exégètes, se demandent si la résurrection concerne tous les êtres vivants, ou seulement les êtres humains, ou encore les seuls chrétiens et si elle est déjà accomplie et réalisée dans le Christ, ou si elle ne surviendra qu'à la fin des temps.

Pour les chrétiens de confession orthodoxe ou catholique, la résurrection est à la fois rappelée et vécue dans chaque sacrifice eucharistique (messe), qui rend présent le corps ressuscité du Christ sous la figure du pain consacré, et par lui, rend le chrétien pareil à son Sauveur.